



Le Colonel De Grandmaison

« Pour l'Honneur d'un Brave »

Calomnie et Vérité

En ce centenaire de sa mort, rendre aujourd'hui hommage au Général De Grandmaison et à travers lui à l'instructeur à l'Ecole Supérieure de Guerre, à l'officier d'Etat-major et au Colonel Chef de Corps qu'il a été, c'est enfin substituer la vérité à une calomnie d'un siècle. En cette période unique de commémoration de la Grande Guerre, le temps serait venu de rendre justice et de laver définitivement l'honneur de ce grand soldat.

Préambule : L'armée française est entrée en guerre en 1914 avec une doctrine paradoxale faite d'expectative stratégique et de mécanismes de combat surannés dont les effets causeront les hécatombes des premières semaines : 329 000 morts sur le terrain, morts dans les formations sanitaires ou prisonniers. Ce début de guerre est celui dit de l'offensive à outrance, avec ses excès, imprudences et échecs. La théorie, et par récurrence, ses effets et conséquences, seront intégralement et indûment imputée au Colonel de Grandmaison : nous allons démontrer que ce procès d'intention n'est point fondé.

Carrière Militaire – (voir les détails en annexe1)

Officier Saint Cyrien brillant sur le terrain comme en Etat-Major, en 1912 ses notes attestent ses qualités foncières : "initiative; indépendance de caractère, né pour le commandement; idées personnelles très arrêtées, fait partie de cette élite des hommes supérieurs qui ont parfois besoin d'être retenus, mais jamais d'être poussés". Plus tard : "a commandé son régiment aux manœuvres avec un calme parfait et un sens tactique remarquable; adoré de ses subordonnés, qu'il couvre toujours, mais qu'il tient d'une main très ferme.

Il est instructeur à l'Ecole Supérieure de Guerre avant sa prise de temps de commandement.

Le Quinze-Trois à la Bataille de Morhange

19 août 1914 - Couvert par une flanc-garde dans la forêt de Château-Salins le 153^e Régiment d'Infanterie progresse avec comme axe la route menant à Baronville. La progression se fait sans-à-coup jusqu'à midi, puis l'ennemi, qui dispose de magnifiques observatoires sur un terrain repéré d'avance soumet notre infanterie à un bombardement continu et meurtrier.

Malgré ses pertes élevées, le Régiment enlève ses objectifs assignés : Marthil et le signal de Marthil. Vers le sommet du signal une grande silhouette se détache, c'est le Colonel de Grandmaison, voyant le Lieutenant Laffargue il lui donne l'ordre :

« Le 160^e est fortement engagé, il faut le soutenir au plus vite. Engagez-vous tout de suite. »

En fin de journée la compagnie du Lieutenant compte 33 hommes hors de combat.

Le 20 août au matin - les 1^{er} et 2^e bataillons sont encore dans l'entonnoir d'Achain quand l'ennemi en gravit les hauteurs. Le Commandant du 2^e bataillon est tué dès les premiers obus et le Colonel de Grandmaison est grièvement blessé peu après. Le 153^e n'est plus commandé. Le 3^e bataillon sur les pentes N/O du signal de Marthil doit se replier. Les débris du 1^{er} bataillon et 2^{ème} bataillon sont accrochés à la hauteur 321 et tentent de faire face à un débordement sous un tir convergent se dégagent de la nasse sous la protection de quelques braves qui se sacrifient pour couvrir leur repli. Au bas de la pente les hommes rejoignent le reste du régiment commandé maintenant par un chef de bataillon, ...et la retraite commence.

Compte rendu de pertes du Quinze-Trois pour cette journée de la bataille :

- 1200 officiers, sous-officiers et hommes troupes, près de la moitié des effectifs initiaux.
- Le chef de Corps, hors de combat,

Le Colonel De Grandmaison avec les hommes de son Régiment sont ainsi parmi les victimes d'une des premières « offensive à outrance ».

Mort et Funérailles Nationales

Après l'échec de Crouy en janvier 1915, De Grandmaison succède au Général Berthelot et reçoit le commandement du 5e groupe de Divisions de Réserve - "Qualifié pour exercer un grand commandement et

inspirant une absolue confiance à tous". Mais le 18 février 1915, en reconnaissant le terrain d'une offensive au Nord de Soissons "*de façon à éviter les régions où l'on ne pourrait pas mordre vite et fort*" le Général est blessé mortellement. Le 20 février, dans une première cérémonie, le chef de la 6^e Armée, le Général Maunoury dira : "*le défaut de celui que nous pleurons, et dont je m'honore d'être l'ami, fut sans doute, un excès de bravoure qui le faisait peut-être trop s'exposer. Mais il émane de ce courage indomptable, et d'ailleurs réfléchi, de cet absolu mépris du danger personnel, de ce don quotidien de soi, une vertu qui sert encore la France. Général, au revoir.*".

On ne refait pas le caractère d'un officier qui n'exige rien qu'il ne puisse exécuter et vérifier lui-même. Puis, la musique jouant en sourdine, les troupes passent devant le corps ; des fantassins lourdement chargés, bêche sur le sac, en uniformes délavés, dont parfois l'alignement fléchit un peu, ce ne sont ni des figurants, ni des soldats de parade, mais viennent de sortir des tranchées. Suivent des pièces de 75 avec leurs boucliers bossués, aux essieux maculés et enfin des Dragons aux casques voilés. Le 22 février 1915, en présence du Général Galliéni, Paris fera au glorieux soldat de solennelles funérailles. La Garde Républicaine défilera devant le cercueil ; derniers témoins d'une époque révolue, de rutilants cuirassiers, à leur tour, salueront du sabre celui qui demeura le doyen des Officiers Généraux mort pour la France au cours de la première guerre mondiale.

Les conférences du Colonel, les points clés

En 1871, suite à la déroute face aux armées prussiennes et forces armées des états du Sud de l'Allemagne, tout est à refaire et à créer dans le domaine « doctrine de guerre » : l'exercice du haut commandement, l'art de la marche et du stationnement en sûreté et le combat sans passivité. Organiser la défense de nos nouvelles frontières, ouvertes à l'Est par la perte du Rhin de Longwy à Belfort est une priorité.

En 1875 est publié le règlement d'infanterie. Rédigé par des officiers qui ont combattu en 1870, il est remarquable pour l'époque. **La prépondérance du feu est reconnue** : « ... *le courage tout seul ne peut plus suffire pour repousser un ennemi qui tue de loin sans se laisser apercevoir... Il est impossible pour une troupe un peu importante (bataillon ou compagnie) de se mouvoir ou de combattre en ordre serré dans la zone efficace des feux...* ». L'ordre dispersé est adopté, la ligne de tirailleurs devient la ligne de combat : la « chaîne » est maintenue à l'aide de renforts échelonnés. **Le feu est exalté au détriment du choc, l'artillerie combat d'artillerie adverse, l'écrase, puis prépare la voie à l'infanterie.**

En 1876, l'Ecole Supérieure de Guerre est créée, chargée de « la Doctrine » et de son enseignement. La Doctrine est définie comme suit : « préceptes et règles de la guerre - étudie les grandeurs morales (courage, abnégation, honneur, ténacité, volonté, patriotisme,) et leur destination à la guerre ainsi que leur pénétration par les grandeurs matérielles (armements, transports, fortifications etc...) ». En 1914 on pourra ajouter les avancés techniques, transports automobiles, artillerie à grande puissance, aviation.

La méconnaissance des campagnes napoléoniennes et de leur enseignement étaient une des causes essentielles de notre défaite de 1870, avec l'insuffisance du haut commandement, telles étaient les conclusions suite à l'analyse des facteurs ayant menés au désastre. L'étude des batailles du 1^{er} empire devenait la base de l'enseignement tactique. C'est ainsi que le futur Général Cardot a exhumé les théories de Clausewitz. Strictement inconnu en France avant 1870, Clausewitz, général prussien, contemporain de Napoléon, traumatisé par l'écrasement de la Prusse en 1806, a recherché le secret des victoires de l'empereur et il était persuadé avoir trouvé. Ses travaux ont été publiés par sa veuve en 1831. Clausewitz c'est la philosophie de la violence et la prééminence des valeurs morales - qui échappent à la sagesse des livres : "*la*

guerre étant un acte de violence il importe de lui donner le maximum de puissance destructive dans le minimum de temps. Rapidité et brutalité deviennent les facteurs essentiels de la guerre. une guerre à outrance, sans règles ni limites, toute restriction ou adoucissement dans son développement ne peuvent qu'en prolonger le cours, rendre ses effets plus cruels et, en fin de compte, plus inhumains."

De ses théories prétendument basées sur les guerres de Napoléon, il tire la règle unique suivante :

- se précipiter toujours tout droit avec les gros, par le chemin le plus court, sur le centre de gravité de l'ennemi, sans préoccupation de son plan stratégique *"la théorie exige que pour marcher au but, on prenne la ligne la plus courte, ce qui met fin à ces interminables discussions sur les vertus des manœuvres par la droite ou par la gauche. Napoléon n'a jamais fait autrement, la grande route qui conduisait directement à l'ennemi était son axe de prédilection. Il a toujours marché droit au but, sans se préoccuper en rien du plan stratégique de l'ennemi."*

C'est l'anti-manœuvre, la méthode du taureau ; foncer tout droit sur le chiffon rouge, n'importe où, n'importe quand, partout à la fois si c'est possible, sans s'éclairer, sans se renseigner, sans garder de réserves. C'est un peu en résumé, l'ordre d'offensive générale française d'août 1914 sur 400 km de front. Or, la caractéristique des opérations napoléoniennes est la surprise, le débordement par la manœuvre pour tomber sur les lignes de retraite de l'ennemi. Marengo en 1800 illustre ce propos : L'ennemi est dans le golfe de Gênes et l'armée française concentrée dans la région de Dijon. L'axe le plus court selon Clausewitz aurait été la route Dijon Gênes, pourtant l'axe pris par Bonaparte a été la route de Genève à Marengo par le Grand Saint Bernard et Milan, débouchant dans les arrières ennemis.

A partir de la période 1884/94, la sagesse du « feu », fait long feu.

Dix ans à peine après la bataille et siège de Plewna (voir document Général Langlois), lors de la guerre russo-turque, bataille qui préfigure les engagements modernes, les règlements se succèdent et contrairement à celui de 1875, remettent en cause l'importance et la prééminence du feu :

"...une infanterie brave et énergiquement commandée peut marcher sous le feu le plus violent, même contre des tranchées bien défendues et s'en emparer...". C'est le retour au feu de salves dont on ne trouve aucun exemple en 1870 et aux formations d'attaque en colonnes étoffées, *"car au moment de la crise finale, le feu de l'ennemi étant réparti uniformément sur tout le front, celles-ci auront moins de chance d'en souffrir que la ligne déployée."*

Tactiques impraticables selon le Colonel Pétain en charge du cours d'infanterie de l'E.S.G. avant 1914 :

"L'instruction pour le combat de 1887, sorte de marée montante qui doit s'avancer inébranlable sous le feu et aborder l'ennemi d'un élan ininterrompu, c'est l'attaque à coups d'hommes dans sa manifestation la plus brutale, une espèce de jeu de massacre".

*"Le combat offensif a pris une forme schématique qui dénote un mépris absolu du terrain, du feu de l'ennemi et de l'esprit d'initiative. **Les principes du règlement de 1894 sont en désaccord avec l'expérience de la guerre"**.*

En résumé, notre doctrine loin d'être saine, est devenue celle du Sacrifice dont il faut rappeler quelques aphorismes : (voir en Annexe 2 les autres citations)

Général Cardot - le découvreur de Clausewitz, son disciple n°1 - Partant du principe que ce ne sont pas les fusils ni les canons qui font la guerre mais l'homme, et que l'homme est toujours le même depuis l'antiquité, il fait abstraction de l'armement, de la puissance de feu et des fortifications, c'est à dire des grandeurs matérielles. Il réduit la doctrine à ce qu'elle était aux temps primitifs, c'est à dire à l'exaltation des forces

morales uniquement par le mysticisme.

"Si l'infanterie, s'avise de demander au feu la solution décisive qu'elle ne doit, qu'elle ne peut, que chercher vis-à-vis d'un adversaire digne de ce nom, que dans le corps à corps, elle est perdue".

Général Crémer - *"Le feu tout seul, pas plus celui de l'artillerie que celui de l'infanterie, n'a jamais rien décidé. L'ennemi ne cède qu'à la menace de l'abordage"*

Général de Heusch - *"Si l'ennemi résiste avec opiniâtreté, le combat ne sera pas décidé par le feu, mais par la baïonnette ».*

Général Dragomirov, armée russe- *"La balle est folle, la baïonnette est sage ».* L'offensive à outrance est une théorie partagée par tous, alliés ou adversaires.

Ces préceptes sont certainement une des causes à l'origine de ces véritables bains de sang d'août-septembre 1914. Elles montrent « l'état d'esprit » qui régnait dans les Etats-majors et les unités à la veille de la Grande Guerre. **Etonnamment, aucun de ces penseurs ne s'en est vanté à l'issue du conflit.**

De Grandmaison publie en 1908 "Dressage de l'Infanterie en vue du Combat Offensif" où sa conception de la tactique est déjà en opposition avec la doctrine en cours :

"Normalement en terrain découvert, une attaque de front sous le feu de la défense - si on ne l'a pas éteint au moins en partie - est impossible. Réduire cette épreuve en utilisant le plus possible les cheminements défilés, en renonçant à l'attaque directe de certaines portions de la ligne quand le terrain ne s'y prête pas; alimenter le combat par l'apport de troupes fraîches et parfois relever complètement les unités engagées depuis trop longtemps. Profiter de la nuit ...

Mais ces expédients eux-mêmes se trouveraient trop souvent inefficaces, si l'infanterie en était réduite à ses propres moyens. A analyser de trop près les procédés de combat du fantassin sans tenir compte de l'artillerie, on risque de faire fausse route. Il n'y a qu'un combat, où chaque arme joue son rôle en vue du but commun. Attaquer, c'est avancer. L'infanterie doit savoir qu'elle a besoin pour avancer du secours de son artillerie ; mais l'artillerie doit ne pas ignorer que sa tâche au combat se résume en ceci : aider par son feu le mouvement en avant de son infanterie. Quand elle travaille pour son compte et non pas dans le but immédiat et direct d'aider l'infanterie, son action est sans valeur".

Le feu, l'appui est un souci constant de De Grandmaison, et il décrit en fait, les préceptes du combat interarmes, cette « doctrine interarmes » qui fait cruellement défaut en 1914, (voir extrait Général Bourachot en annexe 2).

"Une offensive décidée est donc caractérisée, dans la période d'engagement, par l'immédiat élargissement visant l'investissement. Mais quand on a, par ce moyen, déblayé le terrain et qu'on se trouve front à front avec un ennemi qui ne se laisse pas manœuvrer, il faut en arriver à l'attaque directe, et là nous le verrons : pas de puissance sans efforts successifs et sans profondeur.

Cette affirmation de la nécessité de l'attaque directe - en contradiction avec les idées de ceux qui veulent voir le combat tout entier dans le débordement des ailes, c'est à dire dans la manœuvre - ne préjuge en rien la forme que, dans son ensemble prendra la bataille. L'expérience, d'accord avec le bon sens, prouve que, pour l'offensive, la forme enveloppante est de beaucoup la plus fréquente et la plus avantageuse."

Ainsi, De Grandmaison n'est pas un doctrinaire, mais un esprit « ouvert », laissant la place à la « manœuvre », contrairement aux dires de ses détracteurs.

En 1911 le colonel prononce deux conférences, dans la première il stigmatise la doctrine défensive de l'époque et sa notion de sûreté ; dans la deuxième il donne sa conception de l'engagement des Grandes Unités en rappelant que la principale mission du Haut Commandement est de préparer la bataille et non pas de la conduire.

D'après lui, notre doctrine est défensive car elle laisse l'initiative à l'ennemi en subordonnant notre manœuvre au renseignement préalable sur ses intentions. Ce renseignement est obtenu par le combat d'une avant-garde générale (la sûreté) qui doit donner "en théorie", au commandement, le temps et l'espace pour prendre sa décision d'attaque ou de dégagement. Mais pour le Colonel c'est une indigente manœuvre riposte qui ne peut pas s'admettre contre l'adversaire allemand dont la manœuvre consiste presque toujours par l'enveloppement d'une aile par des forces repositionnées à l'extérieur du front. Le plan Schlieffen, édulcoré par Moltke, avec sa masse principale concentrée face au Luxembourg et à la Belgique - donc débordant largement notre aile gauche - lui donnera malheureusement entièrement raison en 1914.

"si nous les laissons se préparer, s'orienter, se ranger en bataille, leur attaque, une fois démuselée comme ils la rêvent, détruira tout si elle tombe juste, parce qu'elle donne dans le moindre temps le maximum de violence". Il faut imposer notre volonté à l'ennemi, par un engagement immédiat qui n'aura sa valeur de "sûreté" que s'il est large et dès le début puissant, par des attaques "pour de bon" avec les gros. Mais nous ne devons pas nous exposer à la bataille égale, parallèle et impuissante partout, faute d'un dernier atout à jouer : les réserves. Mais la réserve générale gardée dans la main du chef est une utopie car elle n'interviendra pas ou bien trop tard. Les réserves seront donc réparties le plus souvent en arrière d'une ou des deux ailes et quelque fois débordantes *"Car si nous gardons des réserves ce n'est pas pour ramasser les morceaux des troupes de première ligne"*.

Il faut bien noter que de Grandmaison ne quitte pas le domaine de la stratégie et de l'emploi des grandes unités (armées) dans ses deux célèbres conférences et qu'à aucun moment il n'aborde la question du mécanisme de combat dans le domaine tactique (niveau Division, Régiment ou Bataillon).

Rappelons ici brièvement les conditions de la bataille des frontières du côté français :

- 3 offensives divergentes et malheureuses, comme celle en Lorraine contre une position fortifiée, préparée et truffée d'artillerie lourde en terrain libre, mais déclenchées trop tard pour enrayer le mouvement de l'ennemi. Les allemands auront donc tout leur temps pour développer leur manœuvre. L'erreur de ne pas avoir porté la bataille en Belgique ne sera pas reproduite en 1940, mais le plan allemand lui, ne sera plus celui de 1914 ! - c'est la guerre de retard.

Le Général Matter, l'emblématique commandant du Quinze-Trois en 1917-1918, dira en 1955 au Colonel d'Esclabes, chef de corps, venu lui rendre visite peu avant le départ du Régiment en Algérie : *"Voyez-vous - si les deux conférences prononcées en 1911 par le Colonel de Grandmaison ont connu un tel retentissement, ce fut parce que beaucoup d'officiers, déplorant une certaine stagnation des idées, attendaient un souffle nouveau; le seul reproche que l'on puisse faire à de Grandmaison fut de ne pas avoir prévu ce retentissement et, par suite, de ne pas avoir suffisamment précisé qu'il parlait de stratégie et nullement de mise en oeuvre des petites unités. Le colonel de Grandmaison était l'un de nos meilleurs cerveaux d'avant 1914 et sa mort prématurée a privé notre armée d'un très grand chef"*.

Le Général Foch et le 20ème Corps d'Armée. - L'offensive à outrance de la bataille des frontières.

La guerre est commencée depuis 2 semaines, le verrou de Liège vient de sauter et l'aile droite de l'ennemi, masse de choc, entreprend le 18 août le débordement de notre frontière de l'Est par le Luxembourg et la Belgique, conformément à son plan de campagne. Notre aile gauche et notre centre, forts de 3 armées échelonnées de Mézières à Verdun et prolongés à l'ouest par le corps expéditionnaire britannique sont mal orientés pour faire face à ce débordement. Les VIe et VIIe armées allemandes qui couvrent l'Alsace et la

Lorraine annexées où elles attendent rapidement une puissante attaque française entre Metz et les Vosges ont pour mission d'accrocher nos forces pour empêcher qu'elles ne soient transportées au Nord lorsque la manœuvre de débordement sera dévoilée. La position Nied française – hauteurs de Morhange-Bensdorf, Sarrebourg est organisée défensivement.

La 2^e armée française du général de Castelnau est réduite à 3 Corps d'Armée (15^{emé}, 16^{emé}, 20^{eme}) depuis le 17 Août mais doit néanmoins assumer la même mission. Son commandant, qui commande à l'Est croyant les allemands en pleine retraite donne l'ordre le 18 Août de reprendre l'offensive en vue d'atteindre le front Sarrebruck Pont-à-Mousson, « objectifs géographiques lointains ». Le 20^e C.A. (général Foch – 11^e Division (d'Infanterie) de Fer et 39^e Division (d'Infanterie) d'Acier marchera en direction générale Morhange-Faulquemont. Le 19 Août la progression se passe sans difficulté puis à 11 heures des renseignements indiquent une première ligne de résistance sur le front Marthil, Baronville, Morhange, Benestroff et la voie ferrée à l'Est de ce village. L'ennemi entame un bombardement intense, il dispose de magnifiques observatoires sur un terrain repéré et de la supériorité totale en calibre, en portée et en trajectoire. Malgré les pertes la ligne de résistance est abordée en soirée par le 20^e C.A.

A 17 heures la 2^e armée donne l'ordre au 20^e C.A. de s'installer défensivement sur le terrain occupé et de ne plus avancer mais le général Foch prescrit la reprise de l'attaque le lendemain 20 août à 6 heures par la 11^e division et son appui par la 39^e. Foch a toujours prétendu que l'ordre ne lui était jamais parvenu, plus tard il aurait affirmé l'avoir eu trop tard.

La totalité du 60^e Régiment d'Artillerie (artillerie de corps) plus 2 groupes du 39^e Régiment d'Artillerie (artillerie de la 39^e D.I.) sont affectés à la 11^e D.I. pour appuyer son attaque sur Morhange. Cette articulation aura la lourde conséquence de faire reposer le lendemain, le combat de la 39^e D.I. sur sa seule infanterie.

Les regroupements d'unités se font dans d'épuisantes marches de nuit et sans repos, ajoutés à la supériorité de l'ennemi (le 153^e a été assailli de face par la moitié du 22^e Régiment d'Infanterie bavarois et de flanc par le 8^e Régiment d'Infanterie bavarois de réserve et le 9^e Régiment d'Infanterie bavarois) – et ils mettront le 20^e C.A. dans les pires conditions de bataille.

Au lever du jour, l'offensive allemande, fortement appuyée, débouche 1 heure avant l'attaque du Corps de Foch. Malgré ses contre-attaques la 11^e D.I. doit céder du terrain, les 2 groupes du 39^e R.A. qui lui sont affectés en renfort sont mis hors de combat et perdent pratiquement tous leurs canons, le Colonel Blondel, chef de corps est tué. La 39^e D.I. qui lutte presque sans artillerie abandonne Marthil, Villers et Bréhain vers 10 h. A droite, le repli du 15^e C.A. crée une grave menace sur les arrières de la 11^e D.I. La bataille est perdue dès huit heures du matin, le Général de Castelnau ordonne le repli général dans l'après-midi, le 20^e C.A. s'engage en direction de Saint-Nicolas-Laneuveville. Le 20^e Corps aura laissé 5000 des siens sur le terrain. La journée du 20 Août aura coûté 20.000 soldats à l'Armée Française, mais les pertes seront largement dépassées deux jours plus tard lors de la catastrophe de Charleroi.

Le bilan catastrophique - le bouc émissaire tout trouvé : Colonel de Grandmaison

La presse qui a livré de précieuses informations à l'ennemi en 1870 est soumise à la censure et à la propagande dès le début de la guerre. Le contrôle du parlement est neutralisé. Nos échecs sont transformés en victoires, de nos pertes il n'est jamais question - il faudra attendre le rapport de Louis Marin en 1920 pour en connaître le bilan : 1 400 000 morts (chiffre minimum selon l'auteur).

Grâce à l'initiative d'un seul homme, nos pertes sont enfin connues, mais pas leurs causes. Elles seront diluées dans une confusion trompeuse où nos erreurs stratégiques apparaîtront sans importance. L'objectif étant de masquer, dans ce domaine, les véritables responsables - qui occupaient pour certains, toujours de hautes fonctions militaires - et de rejeter la faute sur un bouc émissaire. Ici, il ne nous appartient pas de porter un jugement et nous n'avons pas l'intention de faire le « procès des généraux », déclencher une chasse aux sorcières ou incriminer quelqu'un en particulier. Seul le « cas » de Grandmaison est notre objet, il n'a point eu de « procès » équitable, jugé à titre posthume, sans avocat.

En effet, le Colonel de Grandmaison n'ayant pas survécu à ses blessures, convenait idéalement pour servir de « responsable du désastre ». Incapable de se défendre, n'ayant pas « d'avocats » à décharge, les Généraux qui lui étaient proches restant étrangement muet, il fut donc désigné aux veuves, aux orphelins et aux rescapés des hécatombes d'août-septembre 1914 comme le théoricien, qui en quelques mois, avec ses 2 conférences (parmi tant d'autres) avait fatalement inoculé le virus mortel de "l'offensive à outrance" à une saine doctrine militaire française et à des milliers d'officiers. Il était coupable. Sans jugements. Condamné d'office. Par contumace...et pour cause.

Un procès de réhabilitation

Les idées de De Grandmaison, déclinées en 1911, simple lieutenant-colonel lorsqu'il les propose, n'ont pas pu avoir cette influence en 1914 sur le G.Q.G. que ses détracteurs font valoir après le conflit. Contrairement à l'enseignement de De Grandmaison, le G.Q.G ne s'est-il pas obstiné dans une expectative coupable, lâchant nos Armées en Belgique et dans les Ardennes bien trop tard et souvent dans les pires conditions. Les contradicteurs de De Grandmaison l'ont faussement rendu responsable des attaques sanglantes "style 1er Empire", lui reprochant à partir de 1919 d'avoir inculqué l'attaque contre les mitrailleuses et les canons à tir rapide après lui avoir reproché son obsession du feu et de l'utilisation du terrain avant la guerre.

L'étude de la chronologie et de l'évolution de ces tactiques de combat d'un autre âge dans nos règlements et de la montée de l'esprit du sacrifice démontrent s'il en était besoin que "l'offensive à outrance" ne saurait aucunement être imputée à De Grandmaison, ou du moins au « seul » De Grandmaison. Souvenons-nous simplement que lors de l'initiation de cette doctrine, il était un jeune lieutenant affecté aux lointaines colonies. Par ailleurs, ses détracteurs n'évoquent jamais son "non-limogeage" et sa promotion fulgurante du début de guerre - preuves de sa grande valeur et de l'estime que ses supérieurs avaient pour lui. Nous sommes en droit de penser, comme le Général Matter le suggère, que la mort prématurée du Général de Grandmaison l'a seule privé d'atteindre les plus grands commandements de l'Armée Française. Galliéni au Tonkin, ne s'était pas trompé sur l'homme, en le choisissant comme adjoint, mais ceci est déjà une autre histoire.

Il ne nous appartient pas, en tant qu'Association de proposer comme le suggère le Général Bourachot de donner son nom à une promotion de Saint-Cyr, ou bien de lui dédier une salle à l'Ecole de Guerre. Mais nous sommes très attachés à demander au président de la République pour lui demander de rendre un hommage solennel 5 Novembre 2018, à Morhange, là où ses hommes qu'il a commandés reposent. L'heure est venue d'honorer la mémoire de son chef de corps, lorsque le 15-3 entre dans le conflit. Après la Grande Guerre, la cabale a été initiée au plus haut niveau, nous estimons qu'aujourd'hui, seul le « haut niveau » est habilité et en mesure de lui rendre toute sa dignité.

Alors, quitte à nous répéter, demandons-en cette année du centenaire de l'année 1918 enfin ce « procès de réhabilitation », pour qu'il puisse reposer définitivement en paix parmi ses braves tombés à Morhange, en Artois, en Champagne, Verdun, en Somme, au Chemin des Dames. Ils l'attendent.

Auteurs :

Colonel ® Zorn Norbert, Président de l'Amicale des Anciens et Amis du 15-3

Monsieur Rochet Patrick, Membre de l'Amicale, chargé de l'histoire « Grande Guerre » du 15-3

Annexe 1 : Biographie :

Admis à Saint-Cyr en 1881, Louis De Grandmaison est affecté en 1883 comme sous-lieutenant au 20^e bataillon de chasseurs à pied ; comme lieutenant au 24^e en 1886 ; passe, comme capitaine, au 1^{er} régiment étranger en 1892, puis, mis hors cadre et détaché au Tonkin (où il est adjoint de Galliéni), est nommé en 1896 au 131^e régiment d'infanterie et chevalier de la légion d'honneur ; admis à l'école de guerre en 1898, il entre ensuite au 25^e régiment d'infanterie ; est détaché, en 1899, à l'école de guerre, rattaché au 110^e, devient stagiaire à l'état-major du gouvernement militaire de Lyon et du 14^e corps ; en 1900 promu chef de bataillon, est maintenu dans ses fonctions ; de là, transféré au 30^e en 1902, puis à l'état-major général de l'armée en 1905, lieutenant-colonel en 1908, officier de la légion d'honneur en 1911 ; il est colonel au 153^e. Part en guerre à la tête du 153^e régiment d'infanterie ; six fois blessé à Morhange en août 1914 ; promu général de brigade le 18 octobre 1914, titularisé le 27, commandant la 53^e division, commandeur de la légion d'honneur ; général de division commandant de corps, le 15 janvier 1915 ; commandant le 5^e groupe de divisions, le 21 janvier 1915 ; frappé d'un éclat d'obus, à Soissons, le 18 février 1915, est décédé le 19 février 1915.

Annexe 2 : citations de « l'offensive à outrance » et bibliographie

Général Faurie - *"Il faut que le fantassin français en arrive à avoir, dans son adresse à manier la baïonnette, une confiance telle qu'il préfère l'emploi de celle-ci à un tir rapide, qui d'ordinaire n'arrive qu'à faire perdre du temps".*

Le colonel Montaigne.

"Les trois lois de la guerre sont : la loi de la terreur, la loi de destruction et celle de sacrifice volontaire"

"L'esprit de la guerre est l'esprit de destruction; mais l'esprit de la victoire c'est l'esprit de sacrifice : la victoire ne va qu'au dévouement absolu.

"Il n'y a pas de manœuvre qui donne la victoire".

"Conserver une position, gagner du terrain - rêve de propriétaire, non de soldat".

"La défaite est crime; être vaincu, c'est être criminel. Que la défaite et le vaincu soient soumis aux sanctions qui châtient le crime".

"Soldat, part pour la guerre avec un cœur prêt à la mort; et agis au combat comme si déjà ta vie ne t'appartenait plus, comme si tu étais déjà délivré de la vie".

"La mort est triomphe pour le soldat".

A propos de la doctrine de 1914, extrait de l'Article du Général de Corps d'Armée (2S) Bourachot, paru dans le Casoar Juillet 2014, n° 214 –

Extrait :

« L'historiographie a décidé, une fois pour toutes et pour la condamner, que l'armée française était offensive sans essayer de comprendre ce qu'il en était vraiment, mais, c'est vrai, le commandement et toute l'intelligentsia du temps ont célébré l'offensive. Une première observation évidente est qu'une armée qui n'est pas offensive n'est pas une armée ; c'est une police, à la rigueur une gendarmerie. L'Armée française ne pouvait donc pas être autre chose qu'offensive ; il faut le rappeler encore aujourd'hui ! Cependant cette volonté offensive aurait dû se traduire au niveau des unités par l'apprentissage de procédés et de savoir-faire, au premier plan desquels, le combat interarmes.

Or, tactiquement l'Armée française de ce début de guerre est - n'hésitons pas à l'écrire - nulle. Elle l'est par la conjonction de deux causes principales qui se sont nourries l'une l'autre : une apathie routinière des cadres subalternes que n'a pas corrigée une hiérarchie, elle-même peu avertie, et une exaltation au-delà du raisonnable des « forces morales », jugées nécessaires - ce qui est vrai - et suffisantes - ce qui est faux - pour vaincre. L'Armée française, et surtout l'infanterie française, a une envie irrésistible de bataille, mais à quoi bon la mener autrement qu'elle l'a toujours fait en chargeant, baïonnette au canon, en rangs serrés, puisque, dit un auteur : « elle a soif de grand air et veut claquer au vent avec l'étoffe des drapeaux ». Joffre demandera souvent à ses commandants d'armée de « retenir l'infanterie ».

Bibliographie :

Colonel de Grandmaison :

2 conférences :

1 : La Notion de Sûreté

2 : l'Engagement des Grandes Unités - édition de 1912

Le Dressage de l'Infanterie en vue du Combat Offensif - 1908

La Section et le Chef de Section au Combat - Capitaine Lucas (préface) – 1913

- Le Colonel de Grandmaison ancien Chef de Corps du 153e R.I. – par Col d'Esclaibes 1955
- Souvenirs du Général d'Esclaibes - Bulletin n°3 de l'Amicale des Anciens et Amis du 15/3 – 1981
- Faut-il réhabiliter le Général de Grandmaison - Général Bourrachot
- A propos des conférences du Colonel de Grandmaison - Capitaine de Beauchesne

Enseignements de 2 Guerres Récentes (dont Plewna) – par le Général Langlois

La Connaissance de la Guerre - Essai de critique Positive - Col Gros Long (Pierre Devoluy) – 1922

La Vérité sur la Guerre 2 volumes - Colonel H.M. (Henri Melot).